

DOSSIER

MÉSOPOTAMIE





L'OCCIDENT NAÎT EN ORIENT

En quelques 500 œuvres arrachées aux sables du temps, le Louvre-Lens remonte le temps aux origines de la civilisation en évoquant le miracle de l'antique Mésopotamie, et c'est notre Histoire qui ressurgit ainsi sur trois millénaires. Au moment où le patrimoine immémorial d'Irak et de Syrie est menacé de destruction et d'oubli par des pillards et des fanatiques, la recherche de la Mésopotamie perdue est d'une urgence vitale. Sumer time ?

PAR EMMANUEL DAYDÉ

L'Histoire commence en Mésopotamie

LOUVRE-LENS. DU 2 NOVEMBRE 2016

AU 23 JANVIER 2017

Commissariat : Ariane Thomas

L'Occident vient de l'Orient, et Voltaire déjà disait faire plus de cas de l'« Euphrate que de la Seine ». Mais que de détours avant de reconnaître, avec le sumérologue – « l'homme qui sait tout sur presque rien » – Samuel Noah Kramer, en plein milieu du XX^e siècle, que « l'histoire commence à Sumer » ! Énumérant toutes les premières fois – depuis l'invention de l'écriture à la fin du IV^e millénaire avant notre ère et l'émergence de la ville à Uruk, vers 3 800 av. J.-C., jusqu'à l'apparition de l'irrigation, du tissage, de la roue et de la charrue, de la brique moulée et de la voûte, ou encore la fabrication de la bière, du vin et des produits laitiers en passant par l'introduction du système duodécimal et la rédaction du code de loi, voire celle des mythes de la Tour de Babel, inspirée des ziggurats, et du Déluge, que la Bible n'aurait fait que reprendre –, Kramer associe définitivement le berceau

Autel du roi Tukulti-Ninurta I.

Époque du Bronze récent, règne de Tukulti-Ninurta I (1244-1208 avant J.-C.), Qal'at Sharqat (ancienne Assur), temple de la déesse Ishtar, albâtre, 58 x 57,5 x 23,5 cm. Vorderasiatisches Museum, Berlin.

de la civilisation au Croissant fertile de la grande plaine alluviale mésopotamienne. Il faut se méfier du fantasme de l'origine absolue. Si la découverte de Mari en Syrie ou les récentes fouilles en Iran ont révélé d'autres centres dynamiques (les monts Zagros par exemple apparaissant comme l'un des deux centres connus de la domestication des chèvres il y a près de 10 000 ans), la culture mésopotamienne n'en délivre pas moins un héritage envoûtant. Quoique pauvre en minerais et en matériaux, cette société antique ouverte de l'Entre-fleuves (l'étymologie grecque du mot *Mesopotamia*), fondée sur la production et l'échange, s'épanouit au carrefour précis de l'Orient, aussi bien entre le Tigre et l'Euphrate, que de part et d'autre, atteignant les monts Zagros iraniens à l'est comme le désert de Judée à l'ouest. Au titre des toutes premières fois, l'archéologue Gordon Childe fait remonter la révolution urbaine à Uruk et à Ur, patrie d'Abraham et ruisselante cité d'or du III^e millénaire avant notre ère. La spectaculaire mise à jour dans les années 1920, au moment même où Howard Carter découvrait le tombeau de Toutankhamon en Egypte, d'un cimetière royal à Ur, contenant des fosses de la mort remplies d'un somptueux mobilier funéraire et de quantité de

cadavres empoisonnés, semble donner raison à cette datation de l'an 0 de l'Histoire. Le monde mésopotamien a cependant connu d'autres naissances de noyaux proto-urbains au cours de ce lointain IV^e millénaire avant notre ère, tels les centres religieux hors-normes de Suze et d'Uruk, villes créées ex-nihilo et non pas à partir de villages néolithiques. C'est toutefois en perdant la mémoire du port mythique d'Ur, dont il ne reste plus qu'une intense Lamentation – que l'on récitait, comme plus tard à Jérusalem, auprès de son mur – après le sac de la ville par les montagnards Su et les Elamites en 2004 av. J.-C., que le souvenir de Sumer aurait disparu d'un seul coup. Alors, avant nous, le Déluge ? Pas tout à fait. La Mésopotamie, « la plus ancienne, la plus longue, la plus importante et la plus mal connue des grandes civilisations de l'ère préchrétienne », selon l'historien inspiré Georges Roux, a certes été découverte presque par hasard : la ville en pierres d'Ougarit n'existe pas avant 1928, et Mari, la ville dédiée à la déesse d'Ishtar – qui invente le sourire et l'émerveillement du regard dans sa sculpture en albâtre et lapis-lazuli du *nu-banda* Ebih-Il – n'est mise à jour qu'en 1933. Mais elle l'a aussi été par nécessité, en suscitant l'amour fou.



Super flumina Babylonis

« Mon cher Monsieur, vous n'êtes pas un véritable amant de Sémiramis si vous ne venez pas ici pour conduire mes travaux. Venez, je vous en prie, et donnons-nous un peu de plaisir archéologique à Khorsabad... » : la France et l'Angleterre ont beau se livrer en plein XIX^e siècle à une compétition archéologique effrénée au Moyen-Orient, le consul de France Paul-Émile Botta n'hésite pas – quand il n'est pas sous l'emprise de l'opium – à évoquer la reine assyrienne Sannuramat pour appeler à son secours le jeune Anglais Henry Layard. L'affaire est d'importance : il ne s'agit ni plus ni moins que d'accoucher d'une nouvelle discipline toute fraîche, l'assyriologie – c'est-à-dire l'étude de l'antique civilisation disparue de la Mésopotamie –, ainsi nommée par Ernest Renan. Sans mécène et toujours

Figurine du démon Pazuzu.
Époque néo-assyrienne, vers 934-610 avant J.-C.,
Mésopotamie, Assyrie, bronze, 15 x 8,6 x 5,6 cm.
Musée du Louvre, Paris.



Figurines de fondation. Époque néo-assyrienne, règne de Sargon II, 721-705 avant J.-C., Khorsabad (ancienne Dur-Sharrukin), palais de Sargon II, terre crue (originellement peinte), 20,2 x 8,1 x 6,9 cm (max.). Musée du Louvre, Paris.

à court d'argent, en butte par ailleurs au pacha ottoman de Mossoul (qui l'accuse de réveiller les démons de l'Enfer), Botta est en effet contraint d'arrêter les fouilles qu'il vient d'entreprendre à Khorsabad, juste après avoir découvert 14 salles de ce qu'il croit être Ninive – mais qui est en fait Dûr-Sarrû-kîn, la capitale de Sargon II, le maître de l'empire néo-assyrien de la fin du VIII^e siècle av J.-C. Revendiquant l'histoire millénaire des grands rois de la Mésopotamie, Sarrû-kîn – ou Sargon II selon l'orthographe biblique – a repris ce nom du premier souverain de l'empire d'Akkad, premier empereur connu de l'histoire de l'humanité. Le Proche-Orient antique et mystique, où il fallait connaître le passé pour prédire l'avenir, a longtemps revendiqué la mémoire de ses origines. On se souvient de Nabonide de Babylone, qui partit à la recherche d'inscriptions royales enfouies dans le sol afin de restaurer des édifices millénaires, ou de Nabuchodonosor II regroupant des monuments anciens dans un musée avant la lettre. Mais Saddam Hussein a-t-il procédé autrement lorsque, soucieux de bâtir un Irak éternel et loin des conflits confessionnels, il s'est fait représenter aux côtés du même Nabuchodonosor ou d'Hammurabi, alors qu'il faisait reconstruire Babylone avec des briques inscrites à son nom ? Désirant montrer sa puissance

d'une manière plus ou moins équivalente, Sargon II a recouvert sa salle du trône de litanies d'orthostates en pierre – bas-reliefs aux rendus anatomiques précis, qui inspirèrent Gustave Doré lors de leur arrivée en France en 1846 et qui font aujourd'hui l'orgueil du musée du Louvre – tandis qu'il a fait percer sa ville de sept portes, toutes gardées par des lamassus protecteurs, saisissants taureaux ailés de plusieurs tonnes, surmontés de têtes humaines à la barbe bouclée coiffées d'une tiare étoilée.

Le miracle sumérien

Dans la course à la mémoire retrouvée, Victor Place, qui succède à Botta au consulat de France à Mossoul, a moins de chance que son prédécesseur. Alors qu'il transporte en radeau 235 caisses monumentales contenant les reliefs arrachés à Khorsabad, son convoi est attaqué au Chatt-el-Arab, dans le chenal à la confluence du Tigre et de l'Euphrate (deux des quatre fleuves cités dans le Paradis biblique), par des Bédouins. Ignorant la nature de leur prise, ceux-ci jettent le contenu des caisses à l'eau à seule fin de récupérer le bois. Quoique plusieurs fois lui-même capturé, battu et dévalisé, l'Anglais Layard poursuit brillamment l'aventure assyrienne, enrichissant

cette fois-ci le British Museum. Fouillant d'abord Nimrud, la capitale d'Assurnazirpal, il réussit à mettre enfin à jour, avec l'aide de son jeune assistant Hormuzd Rassam (un chrétien de l'Église assyrienne d'Orient), sur la colline de Quyunjik – aujourd'hui dans la banlieue de Mossoul –, les ruines de la «divinement grande» Ninive, la capitale aux jardins suspendus de Sennachérib, le fils de Sargon II. La découverte à Ninive de la bibliothèque du grand roi lettré Assurbanipal – un «roi des quatre mondes» sans commune mesure avec la légende colportée jusqu'à nous d'un Sardanapale efféminé et corrompu – et de ses 25 000 tablettes d'argile rédigées en akkadien cunéiforme révèle l'existence d'autres peuples derrière les Assyriens. L'histoire de la Mésopotamie se livrant couche par couche, comme un mille-feuille, l'assyriologue français Jules Oppert propose de voir dans cette deuxième langue, apparue en contrepoint des dialectes sémitiques assyriens et babyloniens – tous apparentés à l'araméen, à l'arabe et à l'hébreu –, une langue neuve, issue d'un peuple inconnu. Malgré les rires de ses collègues, l'archéologie va lui donner raison. Les fouilles entreprises en 1877 – à ses frais et jusqu'aux limites de ses forces – par le vice-consul français de Bassora Ernest de Sarzec, dans les marécages insalubres et dangereux de Tello, font entrevoir, au-delà de Babylone et de l'Assyrie déjà référencés par la Bible, l'existence d'un continent immergé en Mésopotamie du Sud : Sumer. La prière adressée à Enki, le dieu des eaux et de la sagesse, créateur des hommes – à qui il envoie sept sages-poissons en forme d'*apkallu* (carpes brillantes de la mer) pour les instruire –, peut à nouveau retentir : «Ô Sumer, grand pays entre les pays de l'Univers, Toujours plein de lumière constante.» Tello, site de l'ancienne Girsu, la ville sainte du royaume de Lagash, fait progresser la connaissance du berceau de notre humanité en révélant les dernières pièces manquantes au puzzle : tout d'abord les débris de la *Stèle des vautours*, première stèle historiée datée, qui grave sur le calcaire la victoire du roi Eanatum sur le roi d'Umma, ensuite les sculptures en diorite noire de Gudea, l'un des derniers rois bâtisseurs de Lagash, en forme de sage presque bouddhique, et enfin 30 000 tablettes d'argile parcourues de signes cunéiformes cette fois-ci proprement sumériens. Le secrétaire perpétuel de l'Académie française François Thureau-Dangin, épigraphiste à ses heures, met fin aux polémiques sur l'origine du cunéiforme –

dont on soutenait qu'il ne s'agissait là que d'une écriture secrète ésotérique inventée par quelques scribes assyriens – en faisant paraître en 1905 *Inscriptions de Sumer et d'Akkad*, où il se propose de traduire et de déchiffrer des textes écrits aussi bien en sumérien qu'en akkadien. C'est la continuité de l'écriture cunéiforme, premier alphabet du monde (et censé venir des dieux), qui assure, selon Ariane Thomas, commissaire de l'exposition majeure du Louvre-Lens, la permanence d'une culture spécifiquement mésopotamienne pendant 3 000 ans, depuis les premières tablettes retrouvées, datées de 3 200 av. J.-C., jusqu'à la dernière connue à ce jour, rédigée en 75 de notre ère.





Notre Histoire

L'Histoire se recompose. Vers 3 200 av. J.-C. coexistent deux groupes ethniques en Mésopotamie : les Sumériens au sud, dont l'origine reste inconnue et qui ne connaissent pas d'arrivée de sang neuf, et les Akkadiens au nord, un peuple sémite qui, lui, se renforce sans cesse de vagues d'immigrations successives. Un foisonnement de cités-États, dirigées par des rois, soumises aux dieux et centrées autour de la ville de Kish, urbanise entièrement le pays de Sumer en basse Mésopotamie au cours du III^e millénaire. L'ouest de la Syrie et la Palestine se couvrent à leur tour de villes, quoique de plus petites dimensions. Il faut attendre la création,

vers 2 335 av. J.-C., d'un nouveau pouvoir central à Akkad, près de Kish, par le roi sémite Sargon – venu du Nord – pour que le conglomérat de cités-États atteigne la dimension d'un empire. Ce « pays de bateaux » s'étend de la Syrie à l'Iran et au Golfe persique, et commerce avec l'île de Bahreïn, la péninsule d'Oman et même la lointaine vallée de l'Indus, dans l'actuel Pakistan. Bien que la capitale de Sargon, Agadé, demeure encore à ce jour introu-

Poids en forme de lion.
Époque néo-assyrienne, règne de Salmanazar V,
726-722 av. J.-C., Nimrud (ancienne Kalhu),
palais sud-ouest, alliage cuivreux. 6,4 x 8,8 cm.
British Museum, Londres.



Dépôt de fondation d'Ur-Bau de Lagash : clou et tablette dans une jarre. Époque néo-sumérienne, règne d'Ur-Bau (vers 2150 avant J.-C.), Tello (ancienne Girsu), sous l'angle du temple de Ningirsu, alliage cuivreux, calcaire, argile. Musée du Louvre, Paris.

vable, les liens se consolident entre Sumer et Akkad : selon la volonté du conquérant, le sumérien devient la langue des lettrés, tandis que les filles de l'empereur se convertissent en Grandes Prêtresses de la divinité de la lune Nanna à Ur ou du dieu Enlil, le roi des dieux et seigneur des vents, à Nippur. Ce premier empire ne résistera pourtant pas aux invasions des montagnards du Zagros, « des hommes sans inhibition, à l'instinct humain mais à l'intelligence canine et aux traits de singe », si l'on en croit le texte de la *Malédiction d'Agadé*. Une Renaissance sumérienne ressurgit au sud, sous l'égide d'Ur-Nammu, fondateur de la III^e dynastie à Ur, engendrant une ère de paix en même temps que la construction des premières ziggurats, ces temples en forme de tours à étages qui inspireront la Tour de Babel. Sont mis par écrit les premiers codes de lois, comme celui connu sous le nom de *Code d'Ur-Nammu* (même si on le doit à son glorieux fils Sulgi), et les grands textes épiques comme l'*Épopée de Gilgamesh* ou l'*Histoire de Lugalbanda*. L'invasion brutale des Amorrites, des sémites nomades venus de l'ouest, met définitivement fin à Sumer. Les rois de Larsa, Mari, Babylone ou Assur se partagent le pouvoir jusqu'à ce qu'un roi de souche amorrite, Hammurabi de Babylone, administrateur hors pair autant que conquérant implacable, ne réunifie à son tour la Mésopotamie sous sa férule et pendant son long règne de 43 ans, en 1792 av. J.-C. Que ce soit en orant ou au sommet du célèbre code en diorite noire qu'il fait placer

dans les villes conquises, Hammurabi se fait représenter coiffé d'un chapeau royal à large bord, la main en avant, en signe de prière perpétuelle. Le Bronze récent voit s'affronter les Kassites en Babylonie aux Hurrites du Mitanni, dans le nord de la Syrie, ainsi qu'aux célèbres Hittites, venus d'Anatolie, qui arrêtent l'avancée des armées égyptiennes de Ramsès II à Kadesh sur l'Euphrate. L'arrivée des Peuples de la Mer, aux alentours de l'an 1 000 avant notre ère, entraîne le ravage des côtes méditerranéennes, « où ils suppriment les habitants comme s'ils n'avaient jamais existé ». Poussés eux-mêmes par ces envahisseurs, les Araméens puis les Chaldéens les suivent, créant des troubles intenses en Mésopotamie. Alors que la nuit semble recouvrir le Croissant fertile, la documentation reprend à l'âge de fer, au I^{er} millénaire avant notre ère, avec l'apparition des vastes empires néo-assyrien puis néo-babylonien que nous connaissons.

Des colosses aux pieds d'argile

S'il est presque impossible de se livrer à une analyse de l'art mésopotamien, extrêmement diversifié sur 3 000 ans – on ne le ferait pas pour l'Égypte, dont l'esthétique pharaonique ne varie pourtant guère –, on peut par contre s'intéresser aux matières mêmes dont est composé cet art. Pays de la laine, qui a fourni ses longues jupes, faites d'une étoffe à volants en mèches apparentes – dite *kaunakès* –, aux rois-prêtres et aux prêtresses de Sumer, la Mésopotamie est avant tout une civilisation de l'argile, qui fournit des récipients, des tablettes pour écrire et des briques mêlées de paille et séchées au soleil pour édifier murs, palais, temples et cités. C'est d'ailleurs en mêlant sa salive à de la terre que la déesse-mère modela le premier homme pour servir les dieux. Entités animées qu'il faut soigner, les constructions en argile proviennent des eaux du Tigre et de l'Euphrate en même temps que de cette même matière vivante qui procède à l'origine de l'humanité. Art de Golem, la sculpture mésopotamienne s'exprime avant tout en ronde-bosse ou sur des bas-reliefs, des sceaux cylindres, des panneaux de briques émaillées polychromes – comme le célèbre décor de la porte d'Ishtar commandée à Babylone par Nabuchodonosor. La figuration des rois



Casque en pierre évoquant la coiffure des rois sumériens Époque sumérienne, vers 2600 avant J.-C., Mésopotamie, gypse, 19 x 21 x 25 cm. British Museum, Londres.

demande cependant très vite l'utilisation du calcaire, de l'albâtre et de la diorite, tandis que celle des dieux appelle le bronze et la pierre. Très représentées à l'époque sumérienne, avant la militarisation galopante de la société à l'époque d'Akkad, les princesses affichent des coiffures et des vêtements variés dans des statuettes d'albâtre. Mais pour se faire figurer les mains jointes en prière, selon un modèle mis justement en place sous Akkad, Manishtusu, le fils de Sargon, comme Gudea ou Hammurabi (dans une célèbre tête réaliste au visage creusé, qui pourrait aussi bien être Rîm-Sîn, le roi de Larsa qu'il défit), font importer à grands frais du Golfe de somptueuses pierres noires – que l'on identifie aujourd'hui au gabbros d'Oman. Quant à la figure grimaçante plus tardive du démon des vents

mauvais assyrien Pazuzu, qui présidait à des rituels d'exorcisme au I^{er} millénaire av. J.-C. en Assyrie (comme plus récemment dans le film *L'Exorciste* de William Friedkin ou dans la série *Adèle Blanc-Sec* de Tardi), elle nécessite bien évidemment l'éclat du bronze pour magnifier sa furieuse puissance. Conceptuel, réaliste, mystique, l'art de la Mésopotamie aspire à l'harmonie du monde et vise à la joie, comme le rappelle la dernière louange de la Lamentation sur la destruction de Nippur :

« Un jour où l'homme n'abusait point de l'homme, / Un jour où il n'y avait point de lutte entre le faible et le fort, / Un jour où la souffrance avait disparu de la terre, / Un jour où la noirceur des ténèbres ayant été chassée de la terre, toutes les créatures vivantes demeuraient dans la joie. »